benjamin de son cœur, qu'il avait vue naître avec tant de joie et sur l'avenir de laquelle il aimait à reposer tant d'espérances ! »

Nous avons prié et nous continuerons à prier pour notre vénéré Père, mais nous comptons aussi sur ses prières et sur sa protection auprès de Dieu, car, sur sa tombe, comme sur le mausolée que le portique de l'imposante église de Sainte-Marie des Anges, à Rome, offre aux regards des visiteurs, on peut graver, et à juste titre, cette fortifiante inscription :

Virtute vixit
Memoria vivit
Gloria vivet

ATHABASKA

Quelques courses apostoliques dans l'Athabaska.

Par Mgr Grouard, Vicaire apostolique de l'Athabaska

Voyage au Fond du Lac du 2 au 27 avril 1906.

Je devais aller visiter la mission de Notre-Dame des Sept Douleurs, située au poste du Fond du Lac, à 300 et quelques kilomètres de la mission de la Nativité du lac Athabaska. Le temps de Pâques avait été choisi comme le plus favorable pour ce voyage. Pâques tombant cette année 1906 le 15 d'avril, les gros froids de l'hiver seraient passés, le soleil chaufferait l'atmosphère durant le jour et

même amollirait la surface de la neige, mais, la nuit, la gelée ne manquerait pas de durcir cette surface et d'y faire une croûte solide, sur laquelle les chiens lancés à grande vitesse entraîneraient voyageurs et bagages avec la plus grande facilité. Depuis plusieurs mois les Pères du Fond du Lac étaient prévenus et ils avaient dû avertir les sauvages. Ces pauvres gens étant dispersés dans les forêts à de grandes distances, il faut du temps avant que les nouvelles leur arrivent.

J'avais travaillé tout l'hiver avec le P. de Chambeuil à l'impression d'un livre cris : *La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Nous n'étions que tous les deux occupés à cette besogne : composer, corriger, faire le tirage, laver et distribuer les caractères, etc..., et nous n'avions pas perdu une minute afin de mener notre ouvrage à bonne fin Le P. de Chambeuil avait été obligé de faire quelques visites à des sauvages malades à deux et trois journées de distance, mais je n'avais pas fait la moindre sortie de tout l'hiver. Aussi avec quelle satisfaction je tirai le barreau de la presse sur la dernière feuille de notre livre ! et me préparai au voyage du Fond du Lac. Je partis de bon matin le 2 avril avec les frères Leroux et Crenn, chacun conduisant un attelage de quatre chiens, l'un chargé de ma personne. l'autre chargé des provisions de route et de quelque bagage indispensable.

L'air était vif, le ciel pur, le chemin bien battu jusqu'à la Grande-Ile, endroit de pêche pour les Blancs d'Athabaska, aussi nos chiens partirent joyeusement et nous amenèrent à la Grande-Ile pour dîner. Pendant que la chaudière à thé chauffe sur le feu, je visite les pêcheurs et m'informe de leur succès, car nous devons prendre là tous les poissons dont nous avons besoin pour nourrir nos chiens. Heureusement la pêche a bien rendu. Après notre dîner, les frères mettent soixante gros poissons sur leurs traînes et nous nous dirigeons vers la *Pointe de roches.* La traversée est longue, le soleil brillant, le chemin moins

battu, la neige un peu molle et nos coursiers moins alertes. Il est 7 heures quand nous atteignons cette pointe où plusieurs familles montagnaises demeurent. On s'empresse à nous bien recevoir, on m'offre un logis pour y camper, car on espère que je vais passer la nuit là, d'autant qu'il y a quelque enfant à baptiser et des confessions à entendre. Mais ces bons sauvages ne sont pas seuls ! ils ont un régiment de chiens qui ne sont rien moins que sympathiques aux nôtres, lesquels, de leur côté, montrent sur-le-champ une ardeur belliqueuse. Ce sont de part et d'autre des provocations insolentes, des aboiements furieux et enfin un assaut général indescriptible. Tout cela se fait en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Alors, il n'y a qu'un moyen à employer : c'est de tomber à bras raccourcis, avec fouets et bâtons, sur ces hargneux combattants et de les séparer par force. Encore n'en vient-on à bout qu'avec peine. Cependant les Frères me disent : « Monseigneur, ne campons pas ici ; vous le voyez, ce sera la bataille toute la nuit ; nous aurons des chiens blessés et mis hors de combat ; de plus, nos provisions seront dévorées ou bien il faudra monter la garde et ne pas fermer l'œil. Il fait assez froid, la croûte devient solide ; quand nous aurons soupé, remettons-nous en route, nous dormirons demain à la chaleur du soleil dans un lieu plus tranquille. » Ils avaient raison, mais il fallait faire le baptême et confesser ceux qui le désiraient, et il était plus de 10 heures quand nous quittons ce village. Nous gagnons aussitôt le large afin de délivrer nos chiens de la tentation de se précipiter à la côte, vers d'autres campements dont nous voyions les feux de distance en distance. Je me proposais de m'y arrêter en revenant et je l'avais promis aux sauvages que je venais de quitter. Arrivé sur le lac, je me couche sur le dos au fond de ma carriole, le Frère m'enveloppe dans mes couvertures, excepté la tête, car le froid n'est pas rigoureux, et j'aime à contempler le ciel avec ses milliers d'étoiles, tout en récitant force chapelets, ce qui est le

bréviaire du missionnaire en voyage. Cependant les chiens trottent, trottent, trottent toujours, secouant en cadence leurs grelots argentins ; c'est le seul bruit qui se fait entendre, hormis de temps à autre un *yu* ou un *dia* que les Frères lancent à leur attelage pour le tenir dans le chemin ou plutôt dans la bonne direction, car de chemin il n'y en a pas plus que sur la mer. Nous allons sur ce grand lac qui s'étend à perte de vue devant nous, côtoyant de plus ou moins près la rive du sud, passant d'une pointe à l'autre. Inutile de nommer toutes ces pointes ; mais il y en a une qu'on appelle *ennuyante* et qui de fait cause un véritable ennui aux voyageurs. Vous la voyez se dresser devant vous avec sa forêt sombre de sapins, vous marchez avec l'espoir de la tourner bientôt et de découvrir un nouvel horizon ; vain espoir ! Ce n'est qu'après plusieurs heures que vous réussissez à la passer. Cela deviendrait d'une monotonie désespérante si quelque petite aventure ne venait la rompre parfois Par exemple, il ne faut pas s'imaginer que la surface du lac, quoique couverte d'une couche épaisse de neige revêtue elle-même d'une croûte assez légère, soit unie comme un trottoir de bitume ou de macadam. Il y a bien de-ci de-là quelques aspérités plus ou moins saillantes, un *bourdillon*, un banc de neige, que sais-je ! et comme la carriole n'a pas quarante centimètres de large, il suffit de bien peu de chose pour lui faire perdre l'équilibre, et vous comprenez que le pauvre personnage qui y est étendu est maintes fois renversé, non le visage contre terre, mais contre la croûte glacée dont le baiser froid vous donne le frisson. Durant le jour, le cher Frère qui me conduit peut m'éviter la plupart de ces accidents, mais, pendant la nuit, il doit se contenter de me relever et de me réintégrer dans ma carriole jusqu'à la prochaine culbute. Enfin, sur les 3 heures du matin, nous arrivons au bout de cette pointe *ennuyante*. Y allumer du feu, s'y reposer pendant que l'on fait fondre la neige et bouillir la chaudière, puis casser une croûte de viande

sèche assaisonnée d'un peu de lard salé et d'un morceau de pain, le tout arrosé d'une tasse de thé bien chaud, cela remonte le courage et nous met en état de fournir une autre étape. Les chiens aussi, contents de souffler un peu, reçoivent chacun la moitié d'un poisson. Ils en auraient bien avalé davantage. mais leur marche en serait alourdie. Ce n'est qu'au campement qu'on leur donnera ration complète : deux poissons chacun.

La position horizontale que l'on doit garder dans la carriole devient fatigante à la longue, et, joyeux de reconquérir la liberté de mes mouvements, je pris les devants, mais, au bout de deux heures de marche, je fus obligé de rentrer dans la prison de mes couvertures ; je n'aurais pu suivre les chiens et ma lenteur nous eût trop retardés. Que voulez-vous ? après avoir voyagé pendant plus de quarante ans dans ces contrées du Nord, la pauvre machine se détraque à la fin.

Vers midi, nous atteignîmes la pointe William. Il faisait chaud, la neige fondait, gens et bêtes étaient fatigués, et il y avait de quoi, car nous avions parcouru au moins 150 kilomètres presque sans désemparer. Nous campâmes là jusqu'au coucher du soleil. La fraîcheur revenant, la croûte se reforme et je partis en avant pendant que les Frères attelaient leurs chiens. A cette pointe William se trouve l'embouchure d'une assez grande rivière qui vient de loin, traversant un pays rempli de hautes collines de sable peu boisées. Dès que le soleil darde de chauds rayons sur ces collines, la neige se met à fondre, l'eau s'entasse dans la rivière qui devient un torrent et se précipite vers le lac en rongeant la glace et se répandant au large ; il nous fallut faire un très long détour, à plus d'une lieue des côtes, avant de trouver un passage, et nous nous dirigeâmes vers la pointe Cyprès où nous arrivâmes vers 1 heure du matin. Nous fîmes du feu, du thé, et, sans nous être concertés d'avance, nous nous endormîmes jusqu'au jour. Nous avions peu dormi l'après-midi, quoique chauffés

par le soleil, et la nature reprenait ses droits. Nous nous remîmes en marche et bientôt un fort vent debout se mit à souffler. C'était un retour de l'hiver, aussi nous eûmes plutôt froid toute la journée. Nous rencontrâmes quelques campements de sauvages qui me promirent de venir pour Pâques au Fond du Lac. Nous nous proposions d'aller camper à l'entrée du Portage, ainsi nomme-t-on un endroit où le chemin quitte le lac, entre dans le bois et coupe une longue pointe dont il faudrait autrement faire le tour, ce qui demanderait une bonne journée de marche, tandis qu'en coupant à travers terre ou en *faisant portage*, comme on dit ici, on évite la plus grande partie de la distance Notre projet était excellent, mais il y avait encore loin jusque-là. Ayant trotté toute la journée, sauf une halte d'une heure pour prendre un léger dîner, nous avions faim sur le soir et nous allâmes à la côte nous y reposer en préparant notre souper. Après quoi nous reprenons notre route

Devant nous s'étendait une baie large et profonde de l'autre côté de laquelle se trouve le portage. Le vent avait cessé de souffler, mais il avait amené des nuages qui obscurcirent le ciel et bientôt nous fûmes environnés des ténèbres de la nuit. Cependant ayant pris la bonne direction, aux dernières lueurs du jour, nous avancions rapiment sans crainte, quand nous nous trouvâmes sur une glace toute neuve et glissante à ne pouvoir se tenir qu'avec peine. Cela nous donne l'éveil et nous nous efforçons d'arrêter les chiens. C'était un peu trop tard, car nous sentons cette glace fléchir sous notre poids, et, malgré notre hâte à battre en retraite, nous eûmes les pieds mouillés. Revenus sur le terrain solide, les Frères prennent leurs haches et s'en vont l'un à droite, l'autre à gauche, frappant un coup à chaque pas, sondant ainsi la glace afin d'y trouver un passage sur lequel on pût s'aventurer sans danger. Mais ils reviennent au bout de quelque temps : « Nous ne savons quelle route suivre, disent-ils ; nous trouvons

partout la même couche trop mince pour nous porter. Au-dessous, l'eau est peu profonde, s'étendant sur la grande glace du lac, laquelle semble encore intacte, mais jusqu'où ça va-t-il comme cela ? » Nous comprenons alors la cause de notre embarras. Ainsi qu'à la pointe William il y a au fond de la baie une rivière appelée rivière Castor qui envoie au large une grande quantité d'eau chaque printemps ; cependant, comme cette rivière est moins considérable que l'autre, nous ne nous attendions pas à la rencontrer sur notre chemin. Il doit y avoir eu beaucoup de neige et un dégel prématuré dans les pays où elle prend sa source. (Qu'il me soit permis de remarquer qu'au loin, dans les terres où passent ces cours d'eau au milieu des collines sablonneuses dont j'ai parlé, il y a un grand nombre de ruisseaux au fond des vallées couvertes de saules et de petits trembles, et puis de vastes marécages entrecoupés de lacs entourés des mêmes arbustes, sans parler des forêts de pins qui croissent sur un terrain plus fertile. Or cela constitue une région très favorable au genre de vie des castors, qui trouvent là, outre les plantes propres à leur nourriture, une grande facilité de construire partout leurs digues et leurs loges. Aussi, les rencontre-t-on dans ces parages plus nombreux qu'ailleurs ; il en est de même des orignaux qui broutent les dernières pousses des saules ; enfin, les collines de sable elles-mêmes se tapissent de petites bruyères et autres plantes basses et rampantes dont les fruits, bluets, atocas, etc., attirent quantité d'ours. Naturellement nos Montagnais savent tirer bon parti de tous ces avantages.)

Mais revenons à notre rivière Castor qui nous a suggéré cette digression. L'eau qu'elle a déversée sur le lac a été congelée par le froid de la journée mais d'une manière insuffisante pour nous laisser passer. Quel détour nous faut-il faire pour l'éviter ? Nous l'ignorons, car la nuit nous enveloppe. Il nous semble plus prudent de rebrousser chemin et d'aller camper à la côte la plus voisine, vers

laquelle nous nous dirigeons aussitôt. Mais, Seigneur! dans quels nouveaux embarras allons-nous nous jeter! Que cette terre semble inhospitalière! En approchant du rivage, ce ne sont que glaçons brisés, entassés les uns sur les autres dans une horrible confusion, au delà, d'immenses bancs de neige amoncelée par les vents! enfin, quand nous touchons le sol, nous ne trouvons qu'un fouillis inextricable de broussailles, et pas un morceau de bois sec pour allumer le feu. Poussant plus loin, nous ne voyons qu'un terrain bas et marécageux au delà duquel s'élèvent des collines de sable ne portant çà et là que quelques pauvres cyprès. Nous y arrivons épuisés de fatigue. Inutile de dire que j'avais quitté ma carriole, les chiens avaient assez à faire de la traîner sans moi, outre qu'au milieu des glaçons bouleversés, avec leurs pointes, leurs angles ou leurs arêtes hérissées en tous sens, j'aurais eu la tête cassée ou les côtes défoncées; et je suivais avec peine dans l'obscurité, presque à tâtons, au milieu de tous ces obstacles... Nous voilà donc sur cette colline de sable; un endroit d'où la neige a complètement disparu nous servira de campement; heureusement que le terrain est sec, car nous ne trouvons point de rameaux verts pour le couvrir. Nous ramassons à la longue assez de branches sèches pour faire un bon petit feu et chauffer la chaudière à thé. Eh bien! le croirait-on? Cela suffit, avec la grâce de Dieu, pour nous réjouir et nous faire oublier nos misères passées! Il était plus de minuit lorsque nous arrivâmes à ce pauvre bivouac. Aussi nous ne tardâmes pas à donner aux chiens leur ration qui passa dans leur gosier comme une lettre à la poste; puis, ayant pris notre modeste repas, nous nous enveloppâmes dans nos couvertures; et, quand le soleil se leva, nous étions encore plongés dans un profond sommeil.

A notre réveil, l'air était pur et le froid plus vif, ce qui nous fit espérer que la couche de glace, trop mince la veille, serait assez forte pour nous porter. Mais il fallait repasser par tous ces embarras que nous avions eu tant de

peine à franchir. Cependant, le chemin étant tracé, et, le jour nous éclairant, nous nous tirons plus facilement d'affaire. Arrivés sur le lac, au point d'où nous étions revenus en arrière, les Frères vont sonder le terrain et reconnaissent avec plaisir que nous pouvons passer sans crainte. Une bonne occasion se présente à eux pour se faire traîner et ils se préparent à en profiter. En effet sur une belle glace vive qu'est-ce que leur poids ajoute à la charge? Les chiens ne s'en aperçoivent pas. Ils reçoivent l'ordre de partir au galop : marche Bismark ! marche Loubet ! marche Brisson ! marche Picquart ! (car il faut vous dire que nos chers Frères, sans se mêler autrement de politique, prennent la liberté de donner à leurs quadrupèdes les noms des personnages plus ou moins illustres de notre époque.) Alors nos coursiers, encouragés peut-être par ces dénominations glorieuses et surtout par le claquement du fouet, voyant devant eux la belle carrière qui leur est ouverte, s'élancent avec ardeur ; on dirait qu'ils volent, les traînes glissent comme le vent sur la glace polie comme un miroir. On croirait presque que nous sommes en automobile, sauf que nous n'écrasons personne et que nous ne faisons point panache !

Arrivés au portage, nous mettons pied à terre. Nous quittons en effet la surface unie du lac pour entrer dans un chemin très étroit, n'ayant que la largeur de la traîne, tortueux, inégal, souvent obstrué par des bois tombés en travers, des souches d'arbre où l'on s'accroche, des branches qui vous fouettent le visage, etc. J'aime cent fois mieux marcher que d'être secoué dans tous les sens sur un pareil sentier. Et puis, ça reposera les chiens de traîner la carriole allégée. Il faut plus de 2 heures pour traverser ce portage et nous retombons sur le lac dont la vaste étendue se rétrécit très sensiblement La côte nord avec ses montagnes paraît peu éloignée, et l'on voit quelques-unes des îles nombreuses qui la bordent. Le Fond du Lac n'est pas à une journée de marche, et de fait nous arrivons le soir à

la mission de Notre-Dame des Sept Douleurs. Quelle joie pour nous de revoir nos chers missionnaires, les Pères Biehler et Laffont et le bon Frère Courteille ! Et pour eux quelle joie égale de nous recevoir au milieu d'eux ! Aussi nous entrons tous avec bonheur dans leur jolie chapelle pour y adorer le divin Maître qui veut bien se faire le compagnon de leur solitude, et le remercier de nous avoir réunis pour quelques jours.

Ce poste est appelé Fond du Lac, bien que ce ne soit pas réellement l'extrémité du lac Athabaska, lequel se prolonge plus de 50 kilomètres au delà. Mais, en arrivant à cet endroit, les deux rives sud et nord se rapprochent tellement qu'elles ne laissent qu'un détroit d'environ 2 kilomètres On dirait que c'est le bout du lac, mais un peu plus loin les côtes s'écartent de nouveau, de manière à former encore un très beau bassin. La mission est l'établissement le plus considérable, quoique bien modeste ; elle se trouve sur le côté nord ; quelques pas plus loin, la Compagnie de la Baie d'Hudson a son comptoir ; en deçà de la mission, plusieurs métis ont construit leurs maisonnettes. De l'autre côté du détroit, un commerçant de pelleteries a établi ses magasins, près desquels d'autres métis en petit nombre se sont installés. Deux autres sauvages ont aussi bâti d'autres maisons où ils se sont logés très convenablement. Les autres sont dispersés aux quatre points cardinaux.

L'aspect du pays est assez pittoresque, les côtes vont s'élevant par gradins vers le nord ; à l'est et à l'ouest surtout les regards se promènent à perte de vue sur le lac où des îles se dessinent dans le lointain ; au sud, on remarque une haute colline boisée qui porte le nom de Montagne d'Orignal. Mais, au fond, tout cela est bien pauvre : pas un arpent de terre cultivable, des rochers presque partout, des collines plus ou moins rocailleuses avec quelques cyprès clairsemés ; le bois de construction semble épuisé, et le bois de chauffage devient de plus en

plus rare ; la végétation est languissante, et toute culture impossible. Cependant, le cher Frère Courteille a entrepris de faire un petit jardin devant la mission, sur le bord du lac. Le sol, formé uniquement de pierres, de gravois et de sable, ne promettait guère de devenir fertile ; mais le Frère, ayant écarté les pierres de son enclos, est allé chercher de côté et d'autre, quelquefois en bateau, quelques sacs de terre végétale qu'il a mélangée avec le gravois et le sable, et il a semé des pommes de terre qui n'ont pas trop mal réussi. Il était heureux de me faire voir et goûter des fruits de son jardin, et je dois reconnaître qu'ils sont excellents. Ces succès en font présager de plus grands, car il ne s'arrêtera pas en si bonne voie, mais son jardin ne sera jamais qu'une oasis dans le désert. La pêche et surtout la chasse, voilà les vraies ressources de ce pays. Les Blancs, missionnaires et autres, établis en permanence à proximité du lac, sont tous plus ou moins pêcheurs. Aux sauvages, nomades par nature, les plaisirs et les fatigues de la chasse !

Les indigènes du Fond du Lac appartiennent à la race Déné, mais ils se distinguent par le nom de *Mangeurs de Caribou,* qui n'a pas besoin d'une longue explication. Cependant, il est bon de rappeler que ces caribous sont une espèce de renne ; les Anglais les nomment rein-deer. La Providence les a placés en nombre incalculable dans les immenses steppes, ou *Barren-ground,* qui s'étendent depuis les grands lacs du Nord jusqu'à la mer Glaciale, et leur a donné un naturel très sauvage et une humeur perpétuellement vagabonde. On n'a jamais pu les domestiquer, autrement nos Montagnais et autres peuplades de l'Amérique Septentrionale n'auraient pas manqué d'imiter les Lapons et de devenir heureux possesseurs de troupeaux innombrables. Ces animaux sont presque toujours en mouvement. L'été les voit près des rivages de l'Océan Arctique, où les femelles vont mettre bas leurs petits. A peine ces derniers ont-ils quelque force, que les familles se remettent en marche, traversent les steppes et s'approchent de la

lisière du bois où ils pénètrent pendant l'hiver, passant d'un endroit à l'autre, jusqu'à ce que le printemps les ramène de nouveau aux extrémités du Continent.

Ils arrivent généralement vers la Toussaint au Fond du Lac. Les Blancs laissent alors leurs filets tranquilles pour prendre leurs fusils et rivaliser d'ardeur et d'adresse avec les sauvages. Mais ces derniers n'attendent pas cette époque pour chasser les caribous ; dès l'été, ils vont à leur rencontre et s'avancent quelquefois très loin dans les steppes. Une de leurs ruses de guerre consiste à faire entrer une bande nombreuse dans un lac où ils les poursuivent sur leurs légers canots d'écorce et en font de véritables hécatombes. Les femmes sèchent la viande, fondent la graisse, préparent les peaux dont les meilleures leur fournissent de chauds vêtements et les autres sont taillées en lanières de différentes grosseurs dont les plus usuelles, appelées *babiches*, servent au tissage des raquettes. Et tout cela devient un objet de commerce avec les Blancs. Dès que les froids arrivent, la viande se conserve fraîche pour tout l'hiver ; le surplus, afin de le conserver, est mis en viande sèche ou en viande pilée, laquelle, mélangée avec la graisse fondue, forme le *pémican*, si utile pour les voyages. On sait que la langue de caribou a la réputation d'être le mets le plus délicat du Nord.

Le Fond du Lac peut donc être regardé comme une sorte de grenier d'abondance, comme une sorte d'Egypte du temps de Joseph. Aussi quand on y vient en mission de la Nativité, située à l'extrémité opposée du lac Athabaska et où la nourriture quotidienne ne varie presque pas et consiste en poissons souvent bien maigres, c'est presque, si je puis me permettre cette expression, comme si on allait à la noce. Mais cette année, les Pères nous racontent une histoire toute différente ! Les sauvages étaient allés comme de coutume à la rencontre des caribous. Ne les voyant point venir, ils se dispersèrent, plusieurs familles se tournant vers l'Ouest, d'autres vers l'Est, mais le groupe prin-

cipal poussant plus avant vers le Nord. Et toujours point de caribous ! « Attendons un peu, disent-ils, nous nous dédommagerons de ce retard quand ils arriveront. » Hélas ! ils attendirent en vain, les caribous avaient pris une direction inconnue et pas un ne parut de tout l'hiver. Nos pauvres gens ne pouvaient croire à une pareille calamité ; mais quand ils virent tous leurs chiens crever de faim et qu'ils eurent eux-mêmes souffert d'un jeûne trop prolongé, ils prirent tristement le chemin de la mission et du fort, où ils arrivèrent en longue procession, maigres et décharnés, semblables à des squelettes ambulants. Jugez de la surprise et de l'émoi de la petite population du Fond du Lac ! Là aussi on avait compté sur la venue du caribou. On avait fait la pêche sans doute, mais dans les conditions ordinaires. Chacun n'avait qu'une provision de poissons insuffisante. Il fallait cependant secourir ces pauvres sauvages affamés, et tout le monde, Pères, commis de la Compagnie et traiteurs comprirent leur devoir. On leur distribua quantité de poissons, mais on sentit de suite que cette libéralité ne pouvait durer longtemps et l'on dit aux sauvages : « Mes amis, reposez-vous un peu ici, nous allons vous nourrir deux ou trois jours, mais vous ne devrez pas rester plus longtemps, ce serait nous exposer tous ensemble à un malheur inévitable. Voilà donc ce qu'il faut faire. Vos besoins les plus pressants étant soulagés, nous allons vous donner tout ce que nous avons de rêts, hameçons, collets à lièvre, et vous irez vous échelonner sur le bord du lac où vous pourrez sauver votre vie. » Et ainsi fut fait, et les Blancs de leur côté continuèrent leur pêche de plus belle, de sorte que, me disait le P. Biehler, personne n'est mort de faim ! « Ici, à la mission, ajoutait-il, nous ne sommes pas riches, et nous ne pouvons pas vous traiter comme nous aurions désiré, mais nous ne vous ferons pas jeûner plus que le carême n'y oblige. »

Dans les circonstances que je viens de décrire, les sauvages ne pouvaient se réunir au complet. Un bon nombre

cependant vinrent à la mission et nous eûmes plus de 80 communions pascales. D'ailleurs toute la population de ce pays sans exception est catholique, mais aussi quels bons missionnaires ont passé par là ! Qu'il me suffise de nommer les principaux : Mgr Grandin, Mgr Clut, Mgr Pascal, Mgr Breynat. Ne dirait-on pas que la mission de Notre-Dame des Sept Douleurs a été comme le séminaire de tous les évêques du Nord ? Et pour que j'eusse, malgré mon indignité, quelque ressemblance avec ces illustres missionnaires, la Providence permit que je vinsse passer l'hiver 1890-1891 à cette même mission en compagnie du P. de Chambeuil. Les caribous ne manquèrent pas alors et j'accompagnai plusieurs fois les chasseurs dans leurs expéditions pour me rendre compte de leur tactique. Or, il advint que l'unique courrier de tout l'hiver arriva au Fond du Lac au commencement de mars 1891, pendant que j'étais au loin à visiter des sauvages malades. A mon retour, je trouve un paquet de lettres à mon adresse. Hélas ! on m'annonçait la mort de Mgr Faraud, décédé à Saint-Boniface en septembre 1890 ! et, jugez de mon émotion, parmi les autres lettres se trouvait la bulle du Pape qui me nommait à la place du vénéré défunt ! — Mais arrivons à notre voyage de retour.

Nous devons partir le lundi de Pâques. Le P. Laffont va venir avec nous à la Nativité où l'attend un gros travail : la copie d'un dictionnaire montagnais, composé par le P. Legoff, un énorme volume in-folio ! Les traînes sont prêtes, et, le dimanche soir, je dis à mes compagnons : « Nous nous lèverons à deux heures du matin, afin de pouvoir dire nos messes, nous partirons ensuite et, profitant ainsi de la gelée, nous irons loin avant que la croûte s'amollisse. » Nous sommes sur pied à deux heures et nous mettons le nez à l'air, mais quelle déception ! Le ciel est sombre et laisse tomber une pluie fine qui va changer la neige en bouillie. Impossible de partir. Attendons à demain. La pluie s'arrêta dans la journée, mais non le

dégel, et le ciel resta couvert. Mardi matin, nous nous levons à l'heure dite ; il pleut encore, et, pour comble de malheur, nouvelle averse mercredi matin ! Cependant les provisions pour gens et chiens diminuent à la mission, et le P. Biehler va se trouver à la gêne, mais que faire ? Heureusement le ciel s'éclaircit et, jeudi matin, la croûte s'est formée sur le lac. J'envoie les Frères voir si elle est assez solide : leur rapport est favorable et nous faisons nos derniers préparatifs, nous embrassons nos chers missionnaires et nous partons, à la grâce de Dieu ! A peine avons-nous parcouru la distance de trois milles que la croûte nous semble plus faible, et bientôt les rayons d'un soleil brûlant l'amincissent encore, de sorte que les chiens la percent de leurs pattes ; les traînes, au lieu de glisser à la surface, la défoncent entièrement. Au-dessous, la neige est toute liquide : je vois ma carriole y creuser un sillon et laisser derrière elle un ruisseau ! Le plus désagréable n'est pas cependant de sentir l'eau imbiber petit à petit mes couvertures et m'arriver à la peau, mais c'est de voir nos pauvres chiens forcer comme des bœufs à la charrue et n'aller guère plus vite. De ce train-là, quand arriverons-nous à notre but ? Je fus presque sur le point de retourner au Fond du Lac, mais la pensée que nous épuiserions les vivres de la mission me décida à pousser en avant. Il passait déjà midi quand nous touchâmes à terre pour y prendre notre dîner et laisser reposer nos chiens. Nous repartîmes avec l'intention d'aller camper à un pointe qui est considérée comme étant à une demi-journée de marche de la mission, et encore nous ne pûmes l'atteindre. Force nous fut de nous arrêter en deçà, dans une petite baie sur le bord de laquelle des sauvages avaient laissé debout quantité de perches de loges. La journée avait été belle et chaude, mais, sur le soir, le ciel se couvrit de nuages menaçants. Il allait sans doute pleuvoir et il était prudent de s'y préparer. Ayant allumé le feu et couvert notre campement de branches de sapins, nous ramassâmes bon

nombre de ces perches de loges, et, les ayant disposées en ordre, nous étendîmes dessus nos toiles et quelques couvertures, ce qui nous fit un abri suffisant en cas de pluie. Nous avions remarqué que des sauvages demeuraient dans le voisinage et j'envoyai un Frère chez eux pour s'informer s'ils n'auraient pas du poisson à vendre. Nous avions pris des provisions pour quatre nuits, ce qui supposait que nous arriverions la cinquième journée au terme de notre voyage, or, nous étions encore en vue de la mission du Fond du Lac et il fallait déjà distribuer une ration complète à nos chiens, qui, certes, l'avaient bien gagnée. A ce compte-là, nous n'avions pas de quoi nous rendre à moitié chemin. Fort heureusement, ces sauvages, qui étaient venus célébrer les fêtes de Pâques à la mission, s'en étaient revenus avant nous, et, comme ils avaient laissé leurs rêts tendus sous la glace pendant leur absence, les visitant à leur retour ils avaient fait assez bonne pêche. et je leur achetai vingt beaux poissons blancs. Dans ce moment nous arriva d'un autre côté une pauvre vieille avec un enfant : « Je n'ai pu aller te voir à la maison de la prière, me dit-elle, parce que mon petit-fils est malade et que je n'ai pas un chien pour le traîner. Aussi mon cœur a pleuré quand j'ai vu mes parents se rendre à la fête sans moi. Ah ! je suis bien malheureuse ! je n'ai même rien à manger et mon petit-fils non plus, aie donc pitié de moi ! » — Elle allait sans doute chez les sauvages dont je viens de parler, et j'ai eu la pensée de l'y envoyer. Mais il eût été difficile de lui faire croire que nous allions nous-mêmes être à court de vivres, et je lui fis donner deux des poissons que nous venions d'acheter. La vieille, voyant que nous nous préparions à prendre notre souper, s'accroupit près de notre feu, espérant bien attraper quelque reste et surtout une tasse de thé qu'elle obtint en effet et qu'elle dégusta avec une satisfaction évidente. Cela lui délia la langue et nous obtînmes d'elle des renseignements utiles. Je pensais bien, vu ce malencontreux dégel, que nous ne pourrions

pas retourner par le chemin que nous avions suivi pour venir; le portage devait être impraticable et quel dégât les rivières Castor et de la pointe William n'avaient-elles pas fait sur le lac! Nous délibérions sur le meilleur parti à prendre quand l'idée me vint de demander l'avis de la vieille. « Allez, dit-elle, du côté du Nord. Ici, la neige est épaisse parce qu'elle est amenée par le vent comme dans un entonnoir, mais quand vous aurez passé de l'autre bord et que vous arriverez sur le grand lac, vous y trouverez beaucoup moins de neige et d'eau. » Cet avis nous fut confirmé par les autres sauvages et nous décidâmes de traverser le lendemain en faisant halte à l'île aux Brochets pour dîner. Justement on nous dit que plusieurs familles étaient campées sur cette île et qu'elles seraient peut-être en état de nous fournir des provisions. Etant restés seuls, nous nous couchâmes sous notre abri. Avant que le jour parût, j'entendis les gouttes de pluie tomber sur nos toiles. Inutile de réveiller mes compagnons qui dormaient comme des bienheureux. A la fin la pluie cessa, le soleil perça les nuages et nous nous dépêchâmes de déjeuner, d'atteler nos chiens et de partir.

On devine assez que cette journée fut semblable à la précédente. Nous voilà, gens et bêtes, barbotant dans cette épaisse couche de neige liquide et nous traînant avec une lenteur désespérante. Nos pauvres chiens n'ont plus l'air si fiers de porter les noms fameux de Loubet, Brisson, Bismark, etc... Ils les entendent pourtant retentir plus souvent que jamais à leurs oreilles, mais la vaine gloire n'a plus de prise sur eux. Hélas! ils ne sont plus sur cette glace fraîche et glissante où leur course échevelée me permettait de les comparer aux automobiles — et ces fameuses machines elles-mêmes resteraient ici en panne. Quant à moi, je l'ai déjà dit, quand dans une étape j'ai fourni deux heures de marche, c'est à peu près tout ce que je puis faire et je suis forcé de rentrer dans ma carriole, quitte à y subir les atteintes d'une humidité glaciale. Nous arrivons

ainsi à l'extrémité de l'île aux Brochets que nous contournons, afin de nous écarter autant que possible de visites importunes, et pendant que les Frères font le feu et préparent le dîner, je vais trouver les sauvages dont à dessein nous avions dépassé les demeures. Il y avait trois familles, elles aussi de retour de la Mission. Les rêts laissés sous la glace pendant leur pèlerinage avaient été visités la veille. Ces braves gens me font le meilleur accueil, mais après avoir échangé les compliments d'usage, j'en viens de suite à la question sérieuse : « Avez-vous fait bonne pêche ? » — « Nous avons visité nos rêts hier et nous avons pris 50 pièces. » — « Voilà qui va bien, leur dis je, et vous pourrez sans doute m'en céder quelques-unes, car, vous le voyez, nous allons perdre beaucoup de temps à cause du dégel, et nous n'avons pas assez de provisions pour nous et nos chiens. » — « Mais, me répond-on, nous en avons déjà dépensé 40, et il ne nous en reste plus que 10. » — « Comment, repartis-je, avez-vous fait une si grande consommation ? » — « Comment ? mais nous sommes nombreux, sans compter nos chiens qui n'ont presque rien mangé au Fond du Lac quand nous y étions pour la fête. » Cela ne me promettait rien de bon, cependant j'insistai : « Vos rêts sont à l'eau, vous n'avez qu'à les visiter et vous trouverez de quoi vous nourrir, vous ne risquez pas beaucoup à me céder ces dix poissons, d'ailleurs je vous les paierai bien. » — « Tiens, me dit le chef de la bande, prend-les et ne parle pas de payer ! » Comme on le voit, ces sauvages ont aussi des sentiments généreux. Peut-être se souvenaient-ils des secours que les Pères leur avaient prodigués lorsqu'ils revenaient mourant de faim de leur expédition désastreuse à la recherche du caribou et ils m'en témoignaient ainsi leur reconnaissance. Un Frère qui était venu me rejoindre avec un sac y mit ces 10 poissons et nous retournâmes dîner à notre campement après avoir remercié et béni ces braves gens.

L'après-midi se passa péniblement comme la matinée et

il était tard le soir lorsque nous atteignîmes la côte nord, ou plutôt une des îles échelonnées en grand nombre dans ces parages. Par bonheur la nuit fut belle et sereine, pas un nuage au ciel, un air vif et piquant, et le matin sur la neige une bonne croûte glacée. Aussi nous nous hâtons de nous remettre en route et les chiens reprennent leur belle allure. Mais dès avant midi le soleil chauffe assez pour que la neige recommence à fondre, et la marche se ralentit. Nous nous arrêtons pour dîner sur une île de granit, couronnée de sapins, et je propose à nos compagnons de nous reposer là jusqu'au soir. Le temps est très beau ; dès que le soleil se couchera, le froid se fera sentir et durcira la surface de la neige, nous aurons donc un beau chemin, nous gagnerons le large et nous couperons tout droit à travers la Grande-Baie pour aller camper à la pointe Poitras. Tout le monde est de mon avis. Et pendant que nous sommes là, jetons un coup d'œil sur le terrain qui nous environne. Quelle différence avec la côte opposée ! Là on ne voit que d'immenses dunes de sable ; ici, tout est roc presque vif, depuis les îles jusqu'aux montagnes qui se perdent dans le lointain. Et, chose curieuse, l'on observe la même disposition dans tous les grands lacs de l'Amérique du Nord, le lac Supérieur, le lac Winipeg, le lac Athabaska, le grand lac des Esclaves, etc. Ces rochers primitifs renferment de nombreuses veines de quartz, et j'ai même remarqué, parmi ces îles que nous côtoyons, quelques-unes qui ne sont autre chose que d'immenses blocs de quartz tout pur. Il n'est pas surprenant que des voyageurs passant au milieu de ces masses pierreuses (c'est le chemin des bateaux en été) y aient trouvé de l'or en maints endroits. Quand les autres mines du globe seront épuisées, on viendra sans doute chercher ici le précieux métal. Il semble même qu'on ne doive pas attendre si longtemps, car j'ai lu quelque part le nom d'une Société : *Athabaska mining Company.*

Quoi qu'il en soit, nous avons actuellement d'autres

préoccupations. Les chiens commencent à avoir mal aux pattes ! Ces pauvres bêtes ont marché pendant deux jours dans la neige fondante et se sont naturellement fort amolli la peau, puis, traversant cette neige jusqu'au fond, ils devaient nécessairement s'appuyer sur la glace brute et plus ou moins rugueuse du lac. Ajoutez à cela qu'ils ont trotté ensuite toute la matinée sur la croûte toujours un peu fruste et presque semblable à une lime mordante : vous comprendrez facilement qu'ils aient les pattes, sinon usées jusqu'au vif, au moins très sensibles. Les traînes même seraient rongées, hors de service, si nous n'avions placé dessous de longues lisses de fer pour protéger le bois. Alors que faire à nos pauvres chiens ? Il n'y a qu'un moyen de les soulager, c'est de leur mettre des souliers ! Heureusement, en prévision de cette éventualité, nous en avons tout un paquet. Ce sont des sacs de toile ou de peau de caribou dans lesquels on introduit la patte du chien et que l'on attache au-dessus du joint. C'est pourquoi, sur les 7 heures du soir, après notre souper, les Frères s'empressent de chausser leurs quadrupèdes et nous sommes prêts à partir. Notre plan est de nous rendre à l'île située le plus au large, d'y faire halte et de prendre ensuite la traverse de la Grande-Baie en nous dirigeant tout droit sur la pointe Poitras. Il est minuit passé quand nous arrivons à la dernière île. Faisons du feu, du thé, et prenons des forces, car cette pointe où nous voulons aller est à environ 60 kilomètres de distance. Rappelons-nous aussi que nous sommes au dimanche, et, puisque nous ne pouvons avoir le bonheur de dire la sainte Messe ou d'y assister, récitons au moins ensemble notre chapelet, comme le font nos sauvages en pareilles circonstances. Pendant que nous sommes en prières à l'entour du feu, un bon vent arrière, qui soufflait déjà depuis quelque temps, augmenta tellement d'intensité que les Frères coupèrent chacun deux perches avant de repartir et voici l'usage qu'ils en firent. Lorsque nous fûmes au large de l'île, ils plantèrent ces perches de chaque

côté de leurs traînes et y attachèrent une couverture par les quatre coins : nous eûmes ainsi une sorte de voile que le vent put gonfler à plaisir, et par ce moyen aider un peu nos chiens. Car ces pauvres bêtes étaient fatiguées, et, malgré leurs souliers, leurs pattes les faisaient souffrir. Aussi n'avaient-ils plus leur entrain accoutumé. Quelquefois même je voyais ma carriole entraînée par un fort coup de vent aller leur tomber sur le dos, mais ils n'avaient plus le courage de profiter de ce secours et de prendre le galop. Enfin cela les aida toujours un peu.

Au lever du soleil, le vent diminua tellement que nos voiles improvisées devinrent inutiles. Nous avions dépassé à notre droite la baie noire, espèce de gouffre profond encadré de hauts rochers taillés à pic, et nous étions dans cette grande baie, arrondie au nord en un cercle immense dont nous suivions le diamètre de l'est à l'ouest ; à gauche le lac s'étendait sans limite (c'est ici qu'il atteint sa plus grande largeur) et, devant nous, semblable à une montagne bleuâtre, se montrait la pointe Poitras où nous voulions aller camper. Nous marchons, nous arrêtant quelques minutes à peu près toutes les heures pour reposer les chiens. Ah ! s'ils avaient eu leur vigueur première ou si leurs pattes n'eussent pas été endolories, nous eussions vu cette montagne se rapprocher de nous ! mais elle paraissait immobile. Nous avancions cependant, quand vers midi la neige se mit à fondre. La couche en était beaucoup moins épaisse que dans les environs du Fond du Lac, mais il y en avait assez pour ralentir notre marche. Nous désespérions d'atteindre le but proposé quand nous vîmes un peu sur notre gauche, vers le large, s'élever petit à petit au-dessus du lac une île couverte de pins C'est l'île de la *Dent d'ours*. Aussitôt les Frères de s'écrier : « Allons-y, nous y serons bientôt, elle n'est pas loin ! » Mais je l'avais vue de près en été sur un bateau, et je savais que sa masse était considérable. Il fallait donc qu'elle se trouvât à une grande distance, puisque nous ne voyions que les arbres dont elle

est couverte. J'en fis la remarque, et nous hésitâmes un moment, comparant du regard l'éloignement de la pointe et de l'île. Enfin on se décida pour cette dernière et nous y dirigeons nos pas. Pour donner du courage à nos chiens et arriver plus vite, nous nous mîmes à tour de rôle à marcher devant eux, mais, malgré tous nos efforts, il était 4 heures du soir quand nous abordâmes à cette île. Enfin, bien contents d'être à terre, nous remercions Dieu de nous y avoir amenés. Nous dételons nos chiens qui n'en peuvent plus et nous leur donnons aussitôt leur ration; puis, comme une faim de loup nous travaille aussi, nous préparons à la hâte notre unique repas de la journée, car notre déjeuner de minuit avait disparu depuis longtemps dans un oubli profond. Nous déchaussons ensuite nos chiens pour faire sécher leurs souliers, et ces pauvres bêtes se lèchent les pattes avec un entrain qui fait plaisir à voir, tant cette opération semble leur procurer de soulagement. Laissons-les ainsi se préparer tranquillement à faire un bon somme et n'oublions pas que c'est dimanche. A notre prière du soir ajoutons un chapelet récité en commun en guise de Vêpres, puis, dans le repos du sommeil, allons chercher de nouvelles forces pour supporter les fatigues du lendemain.

Nous nous réveillâmes d'assez bonne heure, mais, avant que nous eussions fini de plier nos bagages, de prendre notre déjeuner et de chausser les quatre pattes de chacun de nos chiens, le soleil s'annonçait à l'horizon. Nous ne pensons plus à la pointe Poitras et nous nous dirigeons vers la pointe Bretagne, beaucoup plus éloignée, avec l'intention de nous y arrêter pour dîner et d'aller camper au delà au fond d'une baie où nous avons une pêcherie d'automne. Cela nous faisait deux grandes étapes que nous eussions fournies si nous avions pu marcher la nuit, à la gelée; mais nos forces ne nous le permettaient pas. Nous eûmes donc à supporter les désagréments du dégel dès avant midi. Toutefois, nous touchâmes terre assez près de

la pointe Bretagne et nous nous reposâmes en prenant notre dîner. Nous nous rappelons alors qu'un gros commerçant d'Athabaska, M. Colin Fraser, a fait faire la pêche dans les environs l'automne dernier, et que son bateau chargé de plusieurs milliers de poissons, à peine parti pour s'en retourner, a été assailli par une furieuse tempête, jeté à la côte, brisé sur les rochers et perdu là avec toute sa cargaison. Sans doute, pensons-nous, il doit rester encore quelques poissons dont nos chiens pourront profiter, car nous n'avons presque plus rien à leur donner à manger. Donc, quand nous repartons, je recommande au Frère Crenn de prendre les devants en serrant la côte de près. Il aura peut-être la chance de découvrir les débris du bateau. Nous suivons à pas lents, car il fait une chaleur d'été et la neige fond partout. A peine une heure s'est-elle écoulée que nos regards sont attirés par une volée de corbeaux qui s'amusent à tourbillonner dans l'air au-dessus d'une côte assez rapprochée, cela nous est d'un bon augure, car il doit y avoir là quelque proie qui rassemble ces oiseaux carnassiers. Et, de fait, quand le Frère arrive à proximité de cet endroit : « Le bateau ! » s'écrie-t il, et il court pour voir s'il y trouvera du poisson. Il y en a encore beaucoup, mais dans un état très voisin de la putréfaction. N'importe, il en apporte une broche (en automne, on perce les poissons près de la queue et on les embroche dix par dix pour les suspendre sur des échafauds) et il les distribue aux chiens qui les avalent avec une voracité incroyable. Après quelques minutes, nous continuons notre route conformément à notre programme, mais bientôt il devient évident que nous n'atteindrons pas le but vers lequel nous tendons ; il fait trop chaud, la marche est trop pénible, mieux vaut nous arrêter et attendre la nuit ; la gelée reprenant alors, nous repartirons, et, au lieu d'aller au fond de la baie à notre maison de pêche, nous couperons tout droit vers une petite pointe de sable où nous ferons halte. Ceci étant adopté à l'unanimité, nous cher–

chons un endroit pour aborder la côte, car la neige des rochers environnants ayant fondu en grande partie, l'eau s'est écoulée de partout vers le lac, la glace du rivage se ronge ou se casse et l'on y voit déjà quelques mares plus ou moins larges. Nous campons à sec et les Frères se réjouissent à la pensée que leurs chiens vont faire bombance. « Lâchons-les, disent-ils, au bateau de Colin Fraser, et qu'ils y mangent tant que cela leur plaira ! » — « Ne faites pas cela, leur répondis je, car vous savez que si vous les laissez là, ils se rendront incapables de voyager. Conduisez-les, donnez-leur une copieuse ration et ramenez-les au campement. » Je crois bien que les chers Frères, voyant l'appétit insatiable de leurs bêtes, cédèrent un peu trop à un mouvement naturel de pitié et les servirent fort au delà d'une juste mesure. Ces chiens reviennent, en effet, gonflés comme des ballons et se couchent le ventre au soleil, véritables animaux du troupeau d'Epicure ! Une telle gloutonnerie entraîne toujours des conséquences désastreuses pour l'étape qui va suivre, fréquentes interruptions de la marche, et le reste dont je fais grâce au lecteur, mais qui ne nous est nullement épargné.

Nous repartons à l'heure convenue et nous marchons toute la nuit dans ces conditions désagréables. Vers 10 heures du matin, le dégel commence à se faire sentir, mais nous approchons de la petite pointe de sable où nous devons nous reposer, quand le frère Leroux découvre les traces d'un traîneau qui avait dû passer la veille, se dirigeant vers le fond de la baie que nous venons de passer. « Je gage, dit-il, que c'est François Lépine ! Il va chercher son esquif avec lequel il faisait la pêche l'automne dernier et qu'il a laissé près de notre maison. » Si cela est, il ne tardera pas à revenir et nous pourrons voyager de compagnie. Cette perspective nous fait plaisir : nous aurons des nouvelles de la mission ; et puis ce dégel excessif dont nous avons déjà souffert nous inspire d'autres craintes ; car, en approchant de l'extrémité ouest, par où le lac

Athabaska se déverse dans la rivière des Esclaves, le courant se fait sentir le long des côtes; non seulement il mine la glace en dessous, mais quelquefois il s'y ouvre un chemin et la marche devient dangereuse. Disons aussi que nos provisions de bouche sont presque épuisées; après le repas que nous allons prendre, il n'en restera plus guère, excepté le thé dont nous avons ample ration.

Nous débarquons à la pointe en brisant la glace et marchant quelques pas dans l'eau, puis nous nous occupons de notre cuisine, et, l'appétit aidant, nos vivres disparaissent jusqu'au dernier morceau. Cependant le Frère Leroux tournait souvent ses regards vers le fond de la baie; tout à coup, il signale un point noir qui vient vers nous et grossit à vue d'œil; bientôt on distingue chiens, traîneau et bateau placé dessus en travers. Il avait deviné juste; c'était François Lépine qui arrivait au galop. Les chiens n'étaient pas épuisés de fatigue et n'avaient pas mal aux pattes comme les nôtres! Quand il fut en face de nous, il laissa son attelage sur la glace et vint nous trouver. Nous le saluons avec plaisir et lui offrons une tasse de thé : de mets plus solides nous n'en avons plus! Mais il n'en avait pas besoin. Ce brave homme que j'ai vu naître et grandir est un de nos bons chrétiens. Il nous donne les nouvelles de la Mission où tout va bien, Dieu merci. Il nous apprend qu'étant parti hier de bonne heure, il avait pu passer partout avec son traîneau, que la glace serait encore bonne jusqu'à la pointe Basse, que nous pourrions peut-être nous rendre jusqu'au Gros Cap, s'il gelait fort la nuit prochaine, mais que, de là jusqu'à la Mission, nous devions nous attendre à trouver de l'eau partout. Un bateau était nécessaire pour achever notre voyage et il nous offrait place dans le sien. « D'ailleurs, dit-il, je ne suis pas seul, Pierre Tourangeau m'attend à la *Pointe à l'abri* où il est venu chercher son esquif. » C'était la pointe que nous voyions devant nous. Il s'y dirigea à grande vitesse, nous traçant le chemin que nous suivîmes avec une lenteur désolante.

Nous mîmes 4 heures, et François une seulement pour y arriver ! Il nous y attendit avec Pierre Tourangeau, et tous les deux sachant que nos vivres étaient épuisés, ils partagèrent les leurs avec nous, l'un nous donnant un gros brochet, et l'autre une truite excellente.

Nous étant reposés, nous partons pour la pointe Basse. Eux prennent le devant avec leurs coursiers rapides et bientôt nous les perdons de vue. Nous suivons modestement à petits pas, car nos pauvres chiens n'en peuvent plus. Du reste, cette pointe Basse où nous devons camper n'est pas loin et nous avons le temps d'y arriver avant la nuit. Nous marchons ainsi tranquillement à la queue leu leu, quand nous voyons sur la crête des rochers qui forment la côte un homme accourant vers nous et nous faisant des signes. Nous nous arrêtons et nous reconnaissons François, lequel approchant davantage nous crie : « N'allez pas plus loin ! la glace est mauvaise, venez de suite à terre ! » Nous obéissons sans retard à cet appel.

Le Père Laffont et moi nous trouvons un passage où la glace intacte nous permet d'arriver au pied d'un rocher presque à pic, et à l'aide des pieds et des mains nous réussissons à l'escalader non sans peine. Mais les Frères avec leurs traînes et leurs chiens ne peuvent nous suivre. Heureusement, à une vingtaine de pas au-dessus, ils trouvent une petite anse sablonneuse au fond de laquelle la côte s'élève en pente assez douce pour que les chiens la gravissent. Il est vrai, une mare d'eau les en sépare, mais ils n'hésitent pas de s'y lancer avec leurs attelages et bientôt nous sommes tous réunis en lieu sûr. François vient à nous et explique la raison de son alerte : « Vous savez, dit-il, qu'à la pointe Basse le courant est déjà fort. Pierre Tourangeau était en avant et je le suivais de près. Nous allions bon train et nous approchions de la côte sans méfiance, car nous avions passé là hier. Tout d'un coup je vois la glace onduler sous le traîneau de Pierre et menacer de s'ouvrir à chaque pas. Heureusement que ses chiens ne se sont pas

ralentis ! Voyant cela, j'excite les miens à prendre le galop, la vue de terre les anime aussi ; ils se précipitent alors et, quoique derrière eux mon traîneau trouât la glace déjà fort ébranlée par Pierre, ils me conduisent sain et sauf au rivage. Je regardai aussitôt sur le lac pour voir où vous étiez ; Dieu merci, vous étiez encore très loin, car si vous aviez été proches vous auriez tous calé. J'ai eu ainsi le temps de grimper sur les rochers et de venir vous avertir du danger. » Nous remercions François et surtout le bon Dieu dont la conduite providentielle nous apparaît si visiblement dans les circonstances critiques où nous nous trouvons : la lenteur de nos chiens fatigués, la rencontre de ce brave homme et surtout l'avis si opportun qu'il vient nous donner. Nous délibérons ensuite avec lui sur les moyens à prendre pour achever notre voyage, et voici ce qui fut décidé : nous ne devons plus songer à retourner avec nos attelages sur la glace où nous courrions un risque évident de nous faire engloutir. Il faut tout abandonner sur place, traînes, lits et bagages. « Campez ici, nous dit François, et demain, de bonne heure, faites une cache de tout votre train et venez par-dessus la côte nous rejoindre, vous embarquerez avec nous. » Et les chiens ? dira-t-on. Hélas, nous dûmes aussi les laisser là. Ils reviendront par terre à la mission, pensons-nous, car ils en connaissent le chemin, ayant rôdé dans tous ces parages pour aller aux pêcheries. Le lendemain matin donc nous attachons nos couvertures, nos autres bagages, les harnais des chiens, et nous suspendons tout aux branches des arbres, les traînes comprises, après avoir vidé tous nos sacs pour laisser à nos chiens quelques bribes de provision qui pourraient s'y trouver, et nous rejoignons François Lépine et Pierre Tourangeau. Ils avaient un peu plus bas découvert un endroit où la glace encore solide leur avait permis de lancer leurs traîneaux chargés de leurs esquifs, dans lesquels nous embarquâmes. Leurs chiens nous traînèrent ainsi un bout de chemin, en faisant de nombreux détours

à la voix de leurs maîtres pour éviter les endroits dangereux. Nous arrivâmes enfin à un point où la glace complètement rongée laissait un libre cours à une véritable rivière. Y ayant glissé les bateaux, nous embarquons avec nos chiens et traîneaux, et, après de longs efforts (car nous dûmes souvent briser la glace ou écarter les glaçons flottants sur l'eau et qui obstruaient notre passage,) nous arrivâmes dans l'après-midi à la mission de la Nativité. Nous allons de suite adorer le bon Dieu, dans notre chapelle, et le remercier de nous avoir si bien protégés durant ce pénible voyage, car, malgré les misères que j'ai trop minutieusement décrites, n'est-ce pas lui qui nous a tirés de tant de mauvais pas, et surtout qui nous a fait rencontrer si à propos François Lépine et Pierre Tourangeau sans lesquels je ne sais trop ce que nous serions devenus !

Un dernier mot sur nos pauvres chiens. Nous les attendîmes en vain ce jour-là et le lendemain à la mission. Le surlendemain, le Frère Crenn partit avec un paquet de poissons secs sur le dos pour aller les chercher à travers le bois. Il en trouva plusieurs en chemin, mais les autres avaient tellement mal aux pattes qu'ils étaient restés à notre campement. Peut-être aussi la vue de notre bagage (lequel fut transporté chez nous dès que le lac fut libre) les retenait là, s'imaginant que nous ne tarderions pas à revenir. Bref, le Frère les ramena tous au bercail et les traita presque comme des enfants prodigues. Aujourd'hui vous les verriez alertes, joyeux et capables d'entreprendre encore le voyage du Fond du Lac.

Au Sud et au Nord du lac Athabaska.

Nous allons passer un mois à la mission de la Nativité avant de reprendre nos voyages : je me permettrai brièvement une note sur une partie de la population qui nous

entoure, je veux dire les métis, intéressants rejetons de la race française. Ce François Lépine et ce Pierre Tourangeau portent des noms qui publient assez leur origine. Ils ne sont pas isolés ; ils ont des frères, des sœurs, des familles. La tige des Mercredis est encore plus importante, et les Villebruns sont aussi très nombreux. Nous avons de la sorte une trentaine de familles dont la langue est le français. Inutile de dire que nous conservons avec un soin jaloux cette petite plante dont les racines toujours vivantes tiennent encore au sol de notre patrie, malgré l'immense distance qui nous en sépare. Ainsi, tous les dimanches à la grand'Messe, il y a prône et sermon en français. D'ailleurs, ces braves métis étant presque tous établis dans notre voisinage forment la plus grande partie de l'auditoire habituel, les sauvages montagnais et cris étant dispersés dans les bois. Quand ces derniers viennent faire leur mission, naturellement nous employons leur langue. A l'école aussi, le français est enseigné concurremment avec l'anglais. Enfin, dans le commerce ordinaire de la vie il est d'un usage général, si bien que j'espère voir cette plante grandir et devenir un jour un bel arbre.

Vers la fin de mai, notre petit bateau à vapeur, le Saint-Joseph, annonce à coups de sifflet l'heure du départ. Nous allons remonter la rivière Athabaska jusqu'au fort Mac Murray, distant de 300 kil. environ. C'est un voyage de quatre jours car le courant est assez fort, et, en outre, nous devons nous arrêter deux ou trois fois pour bûcher du bois dont nous nous servons à la place de charbon. Le troisième jour au soir, nous débarquons à la mission Saint-Julien, établie nouvellement à l'embouchure de la petite rivière Rouge. Là réside, une bonne partie de l'année, le Père Croiset qui a construit lui-même avec l'aide des sauvages montagnais de l'endroit une jolie maison-chapelle. Nous y passons le dimanche, et, embarquant avec nous le P. Croiset, nous nous rendons le lundi d'assez bonne heure au fort Mac-Murray. — Nous y venons chaque année à

cette époque à deux intentions : 1° pour y donner la mission aux sauvages montagnais et cris qui nous y attendent, 2° pour y rencontrer les bateaux descendant chaque printemps d'Athabaska-Landing et chargés de l'approvisionnement de toutes les missions du Nord, excepté celles de la Rivière la Paix. — Nous commençons immédiatement les exercices de la mission après avoir dressé une grande tente, laquelle toutefois ne peut contenir qu'un petit nombre de personnes, la foule restant dehors assise sur l'herbe. Malheureusement nous n'avons pas encore de maison à ce poste, ce qui est fort incommode, surtout par un temps de pluie. Mais nous sommes favorisés par le beau temps, et c'est merveille de voir ces bons sauvages se réunir avec la plus grande exactitude, dès qu'on les appelle. Le matin, la messe suivie d'une instruction ; le soir, le chapelet avec sermon ; le tout accompagné de cantiques chantés avec entrain ; à midi catéchisme pour les enfants. La semaine se passe ainsi à préparer ces braves gens à la confession, à la communion et à la confirmation. Le dimanche, notre pauvre tente de toile devient le théâtre des scènes les plus édifiantes, ces pauvres enfants des bois agenouillés sur l'herbe recevant avec foi et amour *la médecine du bon Dieu qui rendra le cœur fort.* Telles sont les paroles dont ils se servent et qui sont employées dans un refrain de cantique sur la sainte Eucharistie. Alors aucune voix n'est muette et ils y vont de tout leur cœur.

Cependant les bateaux se font attendre et la seconde semaine voit les exercices religieux se continuer avec la même piété. Mais les provisions s'épuisent de part et d'autre. On est obligé d'envoyer quatre ou cinq chasseurs en quête de gibier. Ils reviennent avec la bonne nouvelle que trois orignaux et un ours ont été tués. Voilà tout le monde content. Les jeunes gens s'empressent d'aller chercher la viande aux endroits que les chasseurs leur indiquent et de l'apporter au camp, et vous pouvez bien croire qu'on nous en fit une bonne part. Enfin, au bout de

quinze jours les bateaux arrivent. Jamais nous n'avions subi un si long retard; la raison en est que jamais la rivière n'a été si basse. Or cette rivière présente sur une distance de quatre-vingts kilomètres une suite de rapides et de cascades au milieu desquels des pilotes habiles aidés de bons rameurs peuvent, à l'eau haute, diriger leurs barques avec chance de succès; mais, quand l'eau est si basse, il est presque impossible de bien manœuvrer et d'éviter tous les écueils dont le lit de la rivière est encombré. Aussi, malgré les efforts des gens, tous les bateaux vont se heurter tantôt sur un rocher, tantôt sur un autre. Chaque jour il faut s'arrêter sur la rive et décharger quelque embarcation afin de la radouber, et aussi afin de sécher autant que possible les bagages mouillés. Le Père Falher accompagnait la flotille de nos bateaux; il n'épargna ni son temps ni sa peine pour remettre les colis, atteints par l'eau, en bon ordre; mais, malgré ses soins, que d'objets arrivèrent à leur destination ou entièrement gâtés ou du moins fort endommagés! Et notez que c'est la seule et unique expédition qui se fasse pour toute l'année. On n'a ni le temps ni les moyens de redemander et surtout de recevoir de nouveaux objets en remplacement de ceux qui sont ainsi avariés ou perdus. Même quand l'eau est belle, il est rare que tous les bateaux passent dans les rapides sans quelque accident et nos pauvres missions ont toujours à subir des pertes plus ou moins considérables. La Compagnie de la Baie d Hudson et les autres traiteurs de pelleteries courent les mêmes risques et souffrent des dommages encore plus importants. Mais, dira-t-on, n'y a-t-il pas moyen d'obvier à ces inconvénients ? Oui, sans doute; il faudrait canaliser la rivière ou du moins faire sauter les rochers dans les endroits les plus dangereux. Le gouvernement pourrait et devrait entreprendre ce travail, mais jusqu'à présent il ne s'en est pas occupé. La puissante Compagnie de la Baie d'Hudson y réussirait bien si elle voulait, mais ce serait ouvrir une voie plus facile aux autres traiteurs qui lui font

déjà une concurrence acharnée. Et ainsi chacun se tire d'affaire comme il peut.

Enfin les six bateaux de la mission étant arrivés au fort Mac Murray, nous les disposons de telle sorte que notre steamboat puisse tous les remorquer. Le courant nous y aide et nous n'aurons qu'à tenir les yeux bien ouverts pour éviter les bancs de sable très nombreux sur lesquels il est facile de s'échouer. Combien de fois, hélas ! cela nous est-il déjà arrivé ! Heureusement notre pilote, ayant acquis une grande expérience dans cette partie de la navigation, nous conduit sans grave accident au port de la Nativité. Là, nous laissons deux bateaux pour l'Athabaska et nous repartons pour mener au portage du fort Smith, 150 kilomètres plus au nord, les autres destinés au Mackenzie. Nous nous arrêtons à Smith-Landing où se trouve la petite mission Sainte-Marie dont le Père Brémont est chargé. Mgr Breynat y vient recevoir son bagage et prend ses mesures pour le faire transporter au fort Smith, soit par le chemin du portage, soit à travers les rapides qui interrompent ici la navigation des steamboats. Depuis le fort Smith jusqu'à la mer polaire, il n'y a plus d'obstacles de ce genre. Mais Mgr Breynat et moi nous sommes appelés à Rome pour le chapitre général de la Congrégation, nous n'avons point de temps à perdre. Je pousse toutefois une course rapide à travers le portage et vais voir et admirer le bateau à vapeur que Mgr Breynat fait construire à la place du Saint-Alphonse qui a fait son temps Le nouveau navire est vraiment très beau, d'une capacité double à celle du premier, d'une coupe parfaite, et muni d'excellentes machines; comme il est, il ne pourra manquer de filer ses douze nœuds à l'heure. Nous revenons à la Nativité où des travaux importants sont en voie d'exécution : l'école et le couvent sont en réparations et vont être considérablement agrandis et l'on se prépare à construire une nouvelle église. Quelles énormes dépenses tout cela entraîne ! Et comment ferons-nous pour les couvrir? J'ai fait un appel

à tout notre monde, et je dois dire à la louange de nos chrétiens qu'ils montrent beaucoup de générosité; mais, hélas! les ressources de nos pauvres sauvages et de nos bons métis ne répondent pas à leur bonne volonté. Espérons que la Providence viendra à notre secours! et hâtons-nous de partir pour la ville éternelle.

D'Edmonton au lac Wabaskaw et au Petit lac des Esclaves

Nous voici, au commencement de décembre, revenus de Rome à Edmonton, terminus du chemin de fer et de la civilisation moderne. J'ai un excellent compagnon, le Frère Jean Cabon que je ramène de France. Nous devons nous rendre au lac Wabaskaw, mission Saint-Martin, où je suis attendu pour les fêtes de Noel. L'hiver a fait son apparition de très bonne heure, le froid devient rigoureux et la neige est épaisse sur le sol. J'engage comme guide un excellent métis, Louison Fosseneuve. Il est venu d'Athabaska-Landing à Edmonton juste à point nommé. « Il y a beaucoup moins de neige là-bas qu'ici, me dit-il, la glace sur la rivière est belle, il sera facile de la suivre en *bob sleigh* jusqu'au rapide Pélican, là nous prendrons le chemin de portage qui sera déjà battu par les gens du Wabaskaw : nous ferons donc un bon voyage. » Nos préparatifs achevés, nous partons d'Edmonton le 11 décembre. Une bise froide nous coupe le visage, plus d'un nez montre bientôt des traces non équivoques des morsures du froid et l'on doit employer le remède ordinaire : le frotter avec de la neige. Heureusement nous trouvons à chaque étape des maisons chaudes prêtes à nous recevoir. On nous y sert à prix modéré un repas substantiel, et, le soir, on nous laisse le plancher pour lit où chaque voyageur s'enveloppe dans ses couvertures. Les chevaux trouvent également abri et fourrage. On ne s'imagine pas le nombre

de voitures qui passent chaque année et surtout en hiver sur ce chemin, le seul et unique qui conduise à la rivière Athabaska. Tout le bagage destiné au commerce ou au ravitaillement des postes du Nord jusqu'à la mer Glaciale est transporté par cette voie. Le trajet d'Edmonton au Landing prend ordinairement quatre jours, et des gens bien inspirés ont établi de distance en distance des *stopping-places* ou maisons d'arrêt dont tout le monde profite. J'ai été surpris d'ailleurs de voir un nombre considérable de colons avancés loin déjà dans cette direction; bientôt ils pousseront au delà et le pays de la Rivière la Paix se prépare à les recevoir.

Nous arrivons à Athabaska-Landing, mais les belles espérances données par notre guide s'évanouissent. La neige en effet vient de tomber ici en grande abondance et le force à modifier ses plans. Si nous avions eu plusieurs bob-sleighs allant à tour de rôle en avant pour frayer le chemin, nous nous serions tirés d'affaire. « Mais, dit Louison, rien qu'avec le mien et mes deux chevaux, on va se trouver bloqués dans les bancs de neige et on ne s'arrachera jamais. » Il propose alors de prendre l'ancien chemin qui passe au lac Kitow et conduit au Wabaskaw à travers la forêt; seulement ce chemin n'est pas assez large pour le bob-sleigh et deux chevaux de front : il nous faut donc revenir à la mode antique des traînes plates, lesquelles sont plus longues et plus larges que les traînes à chiens, mais moins recourbées en avant. On attache à la tête un léger *travail* ou brancard pour y atteler un cheval, et ainsi chaque animal tire séparément sa charge avec plus de facilité. Mais ces traînes plates ne sont plus guère en usage ici ; Louison a beau chercher, il n'en trouve qu'une vieille dans les hangars de la Compagnie de la Baie d'Hudson, puis, ayant découvert chez un marchand de bois des planches de chêne de dimensions voulues, il se met à en fabriquer une seconde, et, avec le secours, il est vrai, d'un autre métis, il ne lui faut pour cela qu'une journée.

Cette traîne est ensuite aménagée de telle sorte qu'on m'y réserve une place confortable avec dossier pour appui, et on lui donne le nom de carriole ; elle reçoit en outre autant de bagage qu'elle peut en contenir, la plus grande partie composée de bottes de foin pressé, de sacs d'avoine, etc, est solidement attachée sur l'autre qui est confiée aux soins du Frère Cabon. Louison se charge de me carrioler, comme il dit, mais le brave homme ayant fait un faux pas tombe lourdement sur l'angle d'une petite boîte carrée ; cette chute malencontreuse, sans le désemparer tout à fait, lui rend la marche très pénible, et la conséquence est que je je dois lui céder la carriole au moins la moitié du temps.

Nous partons avec un froid de 35 degrés ; je ne m'arrêterai pas à compter nos campements dans la neige et les quelques misères habituelles dans ces conditions. Le quatrième jour, nous sommes au lac Kitow, très joli, très poissonneux, de forme arrondie, d'environ dix kilomètres de large ; plusieurs familles de métis et de sauvages cris ont construit des maisons sur ses bords, quelques-uns même ont des vaches et des chevaux et par conséquent des provisions de foin ; nous comptions là-dessus pour remplacer notre fourrage disparu. Cette petite population est catholique ; je salue tout le monde en passant, entrant même dans les maisons mais sans m'y arrêter longtemps. Un Père du Wabaskaw vient les visiter de temps à autre. Nous poursuivons notre route et nous allons camper assez loin du lac. Notre provision de bois faite, un bon feu allumé, nos chevaux servis, notre souper achevé suivi d'une pipe en guise de dessert, notre prière terminée, nous allions nous envelopper dans nos lits quand Louison crut entendre des grelots de chiens dans le lointain. « Probablement ce sont, dit-il, des jeunes gens du lac qui reviennent de visiter leurs pièges et leurs attrapes. » Le bruit se rapproche petit à petit, et, à la fin, deux traînes se montrent en face de notre campement avec l'intention évidente de passer outre. Mais quelle surprise, quand Louison, qui y

voit mieux que moi, reconnaît un prêtre dans le conducteur d'une de ces traînes et s'écrie : « Mais, Monseigneur, c'est un Père ! » Est-ce possible ? Eh oui, vraiment, les voyageurs s'approchant de notre feu, je reconnais le cher Père Pétour, lequel de son côté pousse à ma vue un cri de joyeux étonnement, et nous voilà dans les bras l'un de l'autre.

Vite, nous jetons du bois dans le feu pour activer la flamme, nous remplissons de nouveau la chaudière de neige pour faire du thé, pendant que les arrivants dételient leurs chiens et se rendent à notre pressante invitation de passer la nuit avec nous. Réunis dans notre campement que nous avons élargi en écartant la neige et mettant quelques branches de sapin de plus, près du foyer ardent, le Père m'apprend que son intention était de se rendre cette nuit même au lac Kitow. « Nous vous attendons à Saint-Martin, dit-il, mais nous pensions que vous alliez venir par la rivière et le portage Pélican. Je suis parti pour visiter nos gens d'ici, confesser et communier les vieux et infirmes et ceux qui ne peuvent venir à la mission, et je voulais m'en retourner aussi promptement que possible, afin d'arriver peut-être en même temps que vous. » Nous lui donnâmes à souper tout en parlant de mille choses et autres. La conversation ne chômait pas, certes, et nous aurions continué toute la nuit à demander et à recevoir réciproquement des nouvelles, si la prudence ne nous eût conseillé de prendre quelque repos.

Le lendemain matin nous nous séparâmes, le Père allant voir ses ouailles, et nous, continuant notre voyage, pour arriver le 21 décembre à Saint-Martin. Le cher Père Dupé, les Frères, les Sœurs et les enfants de l'école, tout le monde me fait fête. Le P. Pétour est de retour la veille de Noël avec deux ou trois représentants du lac Kitow. Tous les sauvages des environs arrivent et se confessent pour la messe de minuit. La chapelle est remplie comme un œuf. On dirait que sur les bords des lacs et dans les profondeurs de la forêt l'ange qui apparut aux bergers se montre à ces

pauvres gens à leur tour et ils se disent entre eux : « Allons à Bethléem ! » Dans toutes les missions du Nord, c'est le même empressement, la même piété simple et naïve, la même affluence malgré de longues journées de marche ; ils purifient leurs consciences, communient avec dévotion, chantent leurs cantiques avec entrain et s'en retournent joyeux, emportant dans leur cœur l'hôte divin qui est venu les visiter.

Je crois que nos chrétiens sont, de tous les hommes, les plus dénués des biens de la fortune. Combien n'ont-ils pas à souffrir du froid, de la faim, des autres maux de la vie, très souvent hors de la portée de tout secours humain ! C'est pourquoi, sans doute, la vue du Fils de Dieu fait homme, naissant dans une étable, pauvre et dénué comme eux, les touche davantage, les console et les aide à supporter patiemment leurs misères. Et les missionnaires, témoins de ces bienfaits dont la religion seule est la source, en sont eux-mêmes infiniment consolés. Ainsi se passa la fête de Noel à la mission Saint-Martin.

Le lac Wabaskaw est un centre d'évangélisation dont la circonférence s'étend fort loin. Un grand nombre de lacs sont disséminés tout alentour, à des distances inégales. J'ai déjà nommé le lac Kitow ; en voici d'autres : le lac des Sables, le lac d'Ours, le lac de la Truite, le lac Montagnais, le lac du bon poisson, etc. Partout il y a des familles de sauvages (ils sont tous cris) vivant de la pêche ou de la chasse, poursuivant les animaux à fourrures. Plusieurs, endoctrinés par leurs *sorciers* ou *hommes de médecine*, demeurent encore païens et pratiquent le culte des fétiches. Le P. Dupé, le P. Giroux et d'autres ont déjà parcouru ces vastes contrées. Aujourd'hui c'est le P. Pétour à qui est confié ce travail. L'hiver est le meilleur temps pour ses courses apostoliques. Il attelle ses quatre chiens, met sur la traîne sa chapelle portative, ses provisions, son lit, prend un jeune sauvage pour compagnon et il part pour des semaines et des mois entiers. Souvent, il rencontre des

enfants devenus orphelins ou que leurs parents lui confient; alors il revient à la mission chargé de son précieux butin qu'il remet entre les mains des Sœurs. Il est bon de rappeler qu'il y a ici une mission protestante, et que les ministres qui ne sont pas dépourvus de zèle, tant s'en faut, emploient les mêmes moyens

Ce serait au cher Père à raconter ses expéditions qui sont toujours très intéressantes et souvent agrémentées d'épisodes plus ou moins plaisants. Je ne mentionnerai qu'une aventure ou plutôt un mauvais tour que, je crois, le diable lui joua.

Le Père s'était rendu à l'un de ces lacs ci-dessus nommés et s'occupait d'instruire les sauvages chez eux, passant d'une loge à l'autre, laissant, selon sa coutume, ses chiens couchés à la porte de la première. Ses visites terminées, et le soir étant venu, il retourne à la loge où on lui avait préparé une place pour la nuit. Il est surpris de ne pas y trouver ses chiens, les appelle, les cherche, s'informe près des gens, examine le terrain et il découvre, à son grand chagrin, que ses malheureux chiens ont pris la fuite. *Aspin' !* comme on dit en cris, ce qui signifie : « Disparus ! va-t'en voir où ils sont ! » Où ils sont? Il n'y a plus de doute; ils ont repris au galop le chemin par lequel ils sont venus. Le pauvre Père se voit obligé d'interrompre ses courses projetées, et, le lendemain matin, après avoir passé une fort mauvaise nuit, il court après son attelage qu'il ne rejoint qu'à la mission au bout de deux jours de marche forcée ! Or, je l'admets, les chiens ne comprenaient rien aux intentions du Père et certainement ne partageaient pas son zèle, ils pouvaient même se fatiguer des voyages auxquels il les obligeait; mais, de là, à prendre honteusement la fuite et à le laisser dans un complet abandon, il y a loin, et je ne veux pas les rendre responsables de ce méfait. Je crois plutôt que le diable, irrité de voir le missionnaire lui arracher les âmes de ces sauvages et voulant décourager son zèle, inspira à ces pauvres chiens la réso-

lution perverse de quitter le champ de bataille et d'enlever ainsi au soldat du bon Dieu le moyen de poursuivre ses conquêtes. Mais le malin n'y gagna rien, car le Père, ayant retrouvé ses chiens, leur donna quelque leçon dont ils profitèrent et repartit avec eux pour achever sa tournée.

La mission Saint-Martin a réalisé, au point de vue temporel, des progrès considérables. J'y trouve un petit troupeau de vaches donnant du lait et du beurre, et des chevaux servant au charriage du foin, du bois de chauffage et des approvisionnements de la mission. Mais quelle somme énorme de travail ces progrès ont coûté ! Aussi, le cher Père Dupé, qui ne sait pas se ménager, épuise ses forces. Les deux frères Poulain et Paulet le secondent pourtant avec courage, mais le premier est parfois sujet à de violentes attaques de rhumatismes. Dans ces conditions, l'on conçoit quel accueil chaleureux reçut le cher Frère Cabon, et lui, enchanté de la part qui lui est échue, ne tarde pas à se rendre compte des travaux de la mission et à y mettre la main.

Cependant le temps passe ; l'année 1907, précédée d'un automne brumeux, neigeux, venteux et progressivement frileux, nous arrive au lac Wabaskaw, escortée de 45 degrés de froid ! mais cela ne diminue en rien les sentiments, et les échanges de bons souhaits se font avec le même entrain que dans les pays plus chauds. Heureusement, les liqueurs fortes n'ont pas le droit d'entrée, ce qui écarte une terrible tentation à laquelle plusieurs de nos sauvages succomberaient presque fatalement. Dieu merci, le thé sucré fait presque tous les frais de leurs réjouissances, et cela ne fait grand mal ni à leurs finances ni à leurs estomacs.

Je célèbre à la mission la fête de l'Epiphanie. On voudrait bien me garder encore, mais il faut partir pour le petit lac des Esclaves. Un chemin de bob-sleigh y conduit directement à travers la forêt, seulement personne n'y a passé cet hiver et la neige est épaisse. Cela n'empêche pas le Frère Poulain de s'offrir pour m'y conduire, avec ses

quatre chevaux et ses deux *bob-sleighs,* il se fait fort de me transporter sain et sauf à la mission Saint-Bernard. La principale difficulté est l'absence de fourrage sur notre route, et il nous faudra prendre une charge assez lourde de foin, mais, dit le Frère, cela diminuera chaque jour. Enfin, le 9 janvier, nous partons, le Frère et moi dans une voiture et un jeune sauvage dans l'autre.

Les deux premiers jours, nous allons assez bien, les gens qui sont venus à la fête ayant battu le chemin ; après cela, plus de traces de personne ! Le Frère et moi nous marchons en avant à tour de rôle, une hache à la main, afin de couper les arbres renversés par le vent et qui nous ferment le passage. Nous avons à traverser parfois d'immenses forêts dévastées par l'incendie, et, tout à coup, nous nous trouvons en face de barricades infranchissables, formées par des tas de bois calcinés, enchevêtrés les uns dans les autres. Alors il nous faut faire un détour, ce qui ne va pas sans peine ni fatigue ; mais, comme le froid est très vif, la marche et le travail se supportent mieux en nous donnant le moyen de nous réchauffer, et la facilité de nous procurer du bois pour les campements nous est un précieux avantage. Aussi en avons-nous profité ! et cependant, plusieurs fois, malgré les grands feux que nous allumions, je ne pouvais presque fermer l'œil durant la nuit, tant il faisait froid. Je n'ai jamais vu d'hiver plus terrible ! Le thermomètre n'a cessé de marquer 40, 45, 50 et même 54 degrés centigrades au-dessous de zéro ! Deux mois auparavant je me trouvais à Rome ! cela faisait un contraste assez piquant, et peut-être rendait-il le froid plus sensible. Nos pauvres chevaux, malgré les couvertures dont nous les enveloppions dans les campements, souffraient sans doute autant ou plus que nous ; cependant ils continuèrent courageusement leur marche et nous menèrent à Saint-Bernard le 18 janvier. Mais l'un d'eux ne tarda pas à succomber aux fatigues d'un si pénible voyage.

Le Frère Poulain se reposa pendant huit jours à la mis-

sion avec son compagnon et ses autres chevaux, et on lui en procura un quatrième pour s'en retourner. La température se radoucit considérablement à notre arrivée à Saint-Bernard, et nous pensions que le gros de l'hiver était passé ; mais, à peine le Frère fut-il en chemin, que le froid reprit de plus belle. Après dix jours de marche, dans les mêmes conditions qui avaient accompagné notre venue, le pauvre Frère se rendit au lac Wabaskaw et il eut de nouveau le chagrin de perdre un de ses chevaux. C'est une grande perte pour la mission Saint-Martin. Daigne le bon Dieu lui venir en aide !

Du petit lac des Esclaves à la Grand'Prairie.

Durant le mois de février, je me reposai à Saint-Bernard, prêchai la retraite annuelle à nos chers Pères et Frères, et pris au commencement de mars le chemin de la rivière la Paix. A la mission Saint-Augustin, je donnai aussi les exercices de la retraite à nos chers missionnaires, puis aux bonnes Sœurs ; et, le lendemain de Pâques, je partis avec le Frère Michel Mathys pour me rendre au fort Dunvegan, ensuite à Spirit-River, mission Saint-Joseph, et enfin à la Grand'Prairie, mission Saint-Vincent Ferrier. Nous ne fîmes qu'un petit séjour à Saint-Joseph avec les chers PP. Josse et Alac, espérant les revoir plus à loisir au printemps, et nous arrivâmes le 11 avril à Saint-Vincent Ferrier où le bon P. Letreste a passé tout l'hiver dans la solitude. Je n'ai pas besoin de dire s'il fut heureux de voir cette longue solitude interrompue par notre visite ! Mais le cher Frère Michel dut retourner aussitôt à Saint-Joseph, où sa présence et celle de ses chevaux étaient requises pour les travaux de labourage qui ne pouvaient tarder beaucoup. Nous voilà donc tous les deux, le P. Letreste et moi, à cette mission Saint-Vincent qui est de création récente et qui est encore réduite à la plus simple expression. Sans doute il y a longtemps que le Père visite les gens de la

Grand'Prairie ; moi-même, j'y suis venu missionner trois ou quatre fois en 1885 et 1886. Mais nous y passions seulement quelques jours. Aujourd'hui le prêtre y demeure en permanence, car la population s'y est accrue considérablement ces dernières années.

Les sauvages de la tribu Castor habitaient autrefois ce pays, ensuite des Iroquois et métis issus d'Iroquois et de Cris vinrent y chasser et y restèrent, enfin des métis canadiens du lac Sainte-Anne, fuyant, dirait-on, devant les flots d'émigrants qui envahissent l'Alberta, nous arrivent en bon nombre. Les Indiens Castors diminuent au contraire sensiblement et bientôt disparaîtront pour laisser leurs terres à d'autres occupants.

Ces terres sont ce qu'on appelle la Grand'Prairie, située entre la rivière Boucane (Smoky River) au sud, et la rivière la Paix au nord, et généralement la vallée arrosée par ce dernier cours d'eau. Dans maints endroits, le sol est très fertile et produit de belles récoltes de blé, orge, avoine, pommes de terre, etc. Dans d'autres, il convient mieux à l'élevage du bétail, enfin, de grandes forêts le recouvrent en partie. Dans l'ensemble le pays est magnifique et ne manquera pas de se remplir de colons. On en parle partout. Mais la distance et l'absence de communications faciles ont retardé jusqu'à présent la venue des blancs. Cependant voilà deux ou trois ans que des brigades successives d'inspecteurs, d'arpenteurs et d'ingénieurs, envoyés soit par le gouvernement soit par la Compagnie de chemins de fer du *Grand Tronc*, parcourent ces contrées dans tous les sens afin de découvrir la meilleure passe au travers des Montagnes Rocheuses. Le Parlement canadien a en effet voté la construction d'une seconde voie ferrée de l'Atlantique au Pacifique, et la Compagnie du Grand Tronc, rivale de la célèbre Compagnie du Canadien Pacifique, est en train de construire cette ligne et reçoit pour cela d'énormes subsides de la Puissance du Canada. Or la rivière la Paix et la rivière d'Epinettes qui s'y déverse offrent toutes les deux

des passes très praticables à travers les montagnes. De hardis pionniers nous arrivent et prennent position sur le parcours présumé de ce nouveau chemin de fer, lequel naturellement, croit-on, traversera la Grand'Prairie et suivra la vallée de la rivière la Paix.

On comprend la nécessité qu'il y avait pour nous de nous établir définitivement dans ces parages, tant en prévision de l'avenir que dans l'intérêt de la population actuelle, composée, comme je l'ai dit plus haut, des débris de la tribu des Indiens Castors, des métis Iroquois et surtout des métis du lac Sainte-Anne qui deviennent de plus en plus nombreux.

Je dois avouer qu'au moment où j'écris ces lignes la Compagnie du Grand Tronc. d'accord avec le gouvernement, a choisi une autre passe (celle de la *cache de la Tête jaune. Yellow Hed Pass),* ce qui retarde la réalisation de nos espérances d'avoir un chemin de fer dans l'Athabaska, mais, d'un autre côté, on travaille actuellement à ouvrir ce pays aux colons, en canalisant la petite rivière des Esclaves afin que les steamboats puissent la remonter. et en faisant un chemin de wagons sur ses bords; et, déjà, un bon nombre de familles de Suédois, d'Américains, d'Anglais et de Canadiens-Français viennent se fixer au milieu de nous Le branle est donné et le mouvement de colonisation ne peut faire que s'accroître. Mais revenons à la mission Saint-Vincent.

La Grand'Prairie présente une foule d'endroits plus charmants les uns que les autres, mais le P. Letreste s'abstint de choisir. La Compagnie de la Baie d'Hudson et la Compagnie Française de Révillon frères, ayant fixé leurs comptoirs sur les bords du lac *Saskatoon,* joli bassin de 4 milles de long sur 3 de large, avec une belle grande île au milieu, le Père pensa que ces établissements, qui attirent les chasseurs pour l'échange des fourrures, lui indiquaient assez l'endroit de sa mission et, après avoir fait le tour de ce lac, il s'arrêta à l'extrémité sud-est, sur

le point le plus agréable et en même temps le plus avantageux Il y fit construire une maison bien modeste qui lui sert de résidence et de chapelle. En forme de parallélogramme de 26 pieds de long sur 20 de large, elle se termine par un petit oratoire de 10 à 12 pieds carrés qu'une grande porte à doubles battants en sépare. Quand cette porte s'ouvre, toute la maison devient l'église. A la partie supérieure, immédiatement sous le toit, le Père a son logement où il fait sa cuisine, prend ses repas et se repose. Il a un petit chien pour seul et unique compagnon. Mais, je me trompe : tout près du lac se trouve une écurie occupée par un cheval et encore en partie pleine de fourrage. Ce cheval lui est nécessaire pour visiter les malades ou même aller saluer ses confrères de St-Joseph au moins deux fois l'an. Aussi le cher Père l'aime-t-il comme ses yeux et l'a décoré du nom de Mikado. Afin de l'avoir toujours sous la main, il lui a fait une belle clôture en perches enfermant la maison, l'écurie et un vaste terrain et laissant un libre accès au lac.

Dans ces conditions, comme on le voit, fort simples, le P. Letreste se considère comme le plus heureux des mortels, et, pendant plus d'un mois, je goûte avec lui son bonheur. Seulement les joies de la terre sont toujours troublées tôt ou tard par quelques nuages, et voici les points noirs qui s'élèvent et grossissent à l'horizon : sa maison est beaucoup trop petite et ne peut contenir tout son monde, il faut donc absolument construire une chapelle ; en outre, les métis qui affluent du lac Sainte-Anne, au lieu de se fixer sur les bords du lac Saskatoon, préfèrent se diriger vers un autre lac, situé à 9 milles de distance, où les attire une plus grande facilité de se procurer le bois de chauffage. Un commerçant américain y réside déjà et la Compagnie de la Baie d'Hudson parle d'y transporter ses magasins.

Dès mon arrivée à St-Vincent, je reçois force visiteurs et tous me parlent de la nécessité de changer la mission de

place, le Père leur ayant dit que la décision dépendait de moi. Nous tenons plusieurs réunions où cette question est examinée et enfin nous prenons la résolution de transporter la mission là où les gens le désirent. « Seulement, leur dis-je, vous devez, selon vos moyens, nous aider à ce travail ; ceux qui ont des chevaux et des wagons transporteront la maison morceau par morceau, les autres donneront un coup de main, j'enverrai un Frère pour vous aider, et vous vous mettrez à l'ouvrage le 15 juin prochain, car il faut que le Père retrouve son logis tout prêt avant les froids de l'hiver. »

Nous réglons ainsi cette affaire à la satisfaction générale. Reste la chapelle à construire ; j'en vois bien la nécessité, mais que de difficultés et quelles nouvelles dépenses ! Voilà un triste refrain que je ne suis malheureusement pas le seul à répéter, et cependant le Père finit par m'extorquer la promesse que j'y ferai travailler dès l'hiver prochain.

Le mois d'avril s'achève et le beau temps n'arrive pas. Il dégèle le jour, il regèle la nuit, et, comme la neige est épaisse, ça peut durer longtemps. Quelques jeunes gens viennent avec une régularité exemplaire se faire instruire et se préparer à la première communion et à la confirmation.

Le dernier jour d'avril, nous recevons une visite plus sérieuse. Un nommé Thomas l'Assiniboine nous arrive et nous apporte de tristes nouvelles. « Je viens, dit-il, de la montagne du Mufle d'Orignal (un des massifs des Montagnes Rocheuses), j'ai laissé mon jeune frère très malade ; il y a en outre plusieurs enfants à baptiser dans notre camp. Nous serions venus à la mission comme de coutume, mais nous avons perdu tous nos chevaux, morts de faim ou de froid ou dévorés par les loups. Depuis l'automne, nous n'avons vu personne. Dieu merci, les orignaux ne manquent pas et nous avons de la viande en quantité. Le Père n'a donc pas à craindre de jeûner chez nous. » — « A quelle distance est votre camp ? » demandai-

je au sauvage. — « Il faut quatre jours pour aller et autant pour revenir », dit-il. — « Mais, répliquai-je, il y a bien des rivières à traverser, le dégel en fait des torrents dangereux, et puis les chevaux ne trouveront rien à manger. Ça me coûte de laisser le Père partir dans de telles conditions. » — « Eh bien, garde-le, me répondit-il, arrivera ce que pourra ! Cependant, j'ai passé partout, ajoute-t-il : le chemin n'est pas si mauvais que tu penses. » Alors le Père intervient : « Monseigneur, fait-il, permettez que j'aille voir ces pauvres gens ; il peut y avoir quelque danger, c'est vrai, à traverser les rivières, mais il n'arrivera que ce que le bon Dieu voudra ; d'ailleurs, il faudra bien mourir un jour et je n'aurai jamais de meilleure chance de faire une bonne mort. »

Croyez-vous que ces réflexions, faites de bon cœur sans doute, étaient propres à m'encourager ? J'exprimai de nouveau mes craintes, d'autres objections à cette expédition périlleuse ; toutefois, le Père insistant, le sauvage promettant de le conduire et de le ramener sain et sauf, et surtout, la pensée du devoir qui oblige le prêtre à braver tous les périls pour sauver les âmes, l'emportant à la fin sur toute autre considération, je donnai mon consentement. « Seulement, mon Père, ajoutai-je, au nom de Dieu, je vous ordonne de ne pas voyager seul ! » Et ils partirent, me laissant livré à de pénibles appréhensions. Pendant son absence, plusieurs métis iroquois et autres vinrent à la mission cherchant le Père, et, ne le trouvant pas, ils me demandaient où il était allé. A ma réponse, je voyais ces gens, joyeux d'ordinaire, prendre une figure sérieuse, car ils connaissent tous le pays fort bien et, à l'époque où nous sommes, ils ne me cachent pas que ce voyage est très dangereux, et cela redouble mes inquiétudes. Aussi, lorsque le dimanche réunit nos chrétiens, nous fîmes tous ensemble de ferventes prières afin que le bon Dieu protégeât le pauvre Père. Chaque jour je montais sur une colline assez élevée d'où l'on voit à clair l'immense chaîne

des Montagnes Rocheuses avec ses pics étincelants de neige et, un peu au-dessous, cette grosse montagne du Mufle d'Orignal vers laquelle mon esprit et mon cœur, plus que mes yeux encore, se dirigeaient continuellement, et je renouvelais mes prières. Enfin, Dieu soit béni ! le cher Père est heureusement de retour ! mais il faudrait l'entendre me raconter ce voyage dont je ne puis donner qu'un trop mince résumé.

Il arriva d'abord à la rivière *Azeba*, sur les bords de laquelle il trouva plusieurs loges d'Iroquois et d'Indiens Castors. Il engagea de suite un des premiers pour l'accompagner avec son cheval. « Je ne vais pas là, dit-il, pour mon plaisir ni pour gagner de l'argent, je demanderai donc aux gens de te payer ; mais s'ils ne peuvent le faire, je te promets 15 dollars. » A ces conditions, l'Iroquois le suivit, mais son cheval, très affaibli par un long et pénible hivernement, ne pouvait tenir tête au Mikado que le Père montait, et on dut le laisser en chemin. L'Assiniboine marchait à pied, chargé comme un mulet de provisions pour son camp, thé, sucre, tabac, etc., sans compter 3 chiens, sur le dos desquels il avait attaché une bonne partie de son bagage. Comme il allait lentement et que l'Iroquois connaissait parfaitement le chemin, on laissa l'Assiniboine en arrière et l'on poussa tant que l'on put en avant.

Heureusement que le dégel était langoureux, et ainsi l'on traversa la rivière Azeba à gué et la rivière la Biche ou Wapiti sur la glace ; mais, dans l'intervalle et en approchant des montagnes, ce n'étaient que terrains boueux, ou marais pleins d'eau, ou bois brûlés et renversés. A peine si on pouvait trouver un endroit sec pour camper, et le pauvre Mikado, rien à se mettre sous la dent ! « S'il n'avait pas été en si bon ordre, remarquait le Père, il n'aurait jamais achevé ce voyage. » Ce fut bien pis encore sur les bords de la rivière du Mufle d'orignal ; des fourrés de bois impénétrables arrêtent alors le cheval ; un homme à pied peut seul y entrer. Que faire donc ? « Il n'y a qu'un moyen. dit

l'Iroquois, il faut descendre le cheval dans la rivière; restez dessus, je passerai au travers des broussailles et je vous indiquerai la place où, après avoir remonté le courant, vous reviendrez à terre. » Et voilà ce pauvre Père, chevauchant péniblement dans cette eau glaciale; de chaque côté un mur s'élève; au fond de l'eau, un lit de pierres contre lesquelles le cheval bute à chaque pas et menace de s'abattre avec son cavalier dans le torrent qui se précipite sans interruption; à chaque pointe, le guide se montre pour voir si tout va bien; il lui faut de temps en temps passer d'un bord à l'autre, selon la nature du terrain. Alors le Père, qui ne sent plus ses jambes, plongées trop longtemps dans l'eau glacée, demande à changer de rôle, il met l'Iroquois en selle et s'efforce en marchant de ramener la chaleur dans ses membres. Le pauvre cheval en ferait autant avec plaisir, car, lorsqu'il s'arrête, il tremble comme une feuille, mais il faut qu'il achève cette terrible étape! Grand Dieu! Que les gens qui connaissent ce chemin-là avaient bien raison de me dire qu'il est dangereux, et la gravité de leur expression le disait encore plus haut! Et comme la Providence est admirable dans les soins qu'elle prend du missionnaire! « Car, me faisait observer le Père, un jour plus tard, une chaleur plus forte, un dégel plus rapide, une fonte de neige plus abondante, et, soit pour aller, soit pour revenir, ce torrent était absolument infranchissable. » Enfin, au bout de deux ou trois heures de marche dans les conditions presque invraisemblables que je viens de dire, on sort de cette gorge effrayante, et l'on se dirige vers le camp, en contournant la montagne.

Une autre rivière semblable à la précédente se trouve encore sur le chemin, mais on se contente de la traverser, et quelques milles plus loin, les loges du camp se découvrent! Sans doute, le missionnaire est heureux d'avoir atteint le but de son voyage et il remercie Dieu de l'y avoir amené, mais que son bonheur grandit quand il voit la joie que son arrivée cause à ses pauvres ouailles!

Cette joie éclatait sur le visage, dans les yeux, dans les paroles, dans l'accueil empressé qu'il recevait de tous et surtout de ce jeune homme mourant qui lui prenait les mains, les baisait et ne voulait plus les lâcher ! Le cher Père goûte ainsi de douces consolations qu'il a bien méritées, mais il ne se laisse pas trop attendrir et se met tout de suite à la besogne, car il n'a pas de temps à perdre s'il veut revenir à la mission. Il confesse le malade d'abord, pour l'administrer, et les autres ensuite : il y en avait 32 grands et petits, et baptise 3 enfants. Cela lui prend toute une journée. Alors il se hâte de repartir; mais, avant de quitter le camp, il dit aux gens : « J'ai engagé Patrick Goussain (c'est le nom de son compagnon) pour faire ce voyage avec moi et je lui ai promis que vous vous chargeriez de le payer pour sa peine. » Oui ! oui ! s'écria-t-on de tous côtés, et les meilleurs chasseurs lui donnent ou quelques fourrures ou quelques peaux d'orignaux, si bien que le guide reçut une valeur de plus de 20 dollars, au lieu des 15 que le Père lui avait garantis.

Le voyage du retour se fit par le même chemin et dans les mêmes conditions que l'aller, avec plus de dangers encore, car le dégel s'accentuait de plus en plus. La débâcle de la glace avait eu lieu sur la rivière la Biche ou Wapite, laquelle est presque aussi large que la Seine à Paris. Il fallut faire un radeau pour la traverser, et le courant entraîna bien loin les voyageurs qui faisaient force de rames pour atteindre le bord opposé, tandis que le cheval, lancé à l'eau, passait à la nage en dérivant au fil de l'eau, presque aussi loin que son maître.

On sera peut-être surpris de voir ces sauvages ou métis passer tout l'hiver dans ces montagnes et surtout y laisser périr leurs chevaux. Un mot d'explication ne sera donc pas inutile. Ces braves gens étaient partis d'assez bonne heure en automne pour se rendre à ce camp d'où ils savaient trouver bonne chasse en orignaux et en fourrures. Leurs chevaux leur étaient nécessaires pour y transporter leurs

familles et leur train. Ils avaient l'intention, une fois installés pour l'hiver, de ramener leurs animaux dans de bons pâturages au bas de la montagne, mais la neige tomba plus tôt et en plus grande abondance que d'ordinaire, tellement, disent-ils, que, en plusieurs endroits, les chevaux debout laissaient à peine voir la pointe de leurs oreilles ! Partout, d'ailleurs, dans ce pays, les sauvages ou métis ont la coutume de laisser les chevaux à eux-mêmes tout l'hiver, et ces animaux, endurcis au climat, passent leur temps à piocher la neige avec leurs pattes pour découvrir l'herbe dont ils se nourrissent. Il serait plus prudent sans doute de faire du foin et de bâtir des écuries, quelques-uns le comprennent et renoncent à la vie nomade, mais le plus grand nombre continuent les traditions de leurs pères et il sera difficile de les guérir de leur imprévoyance héréditaire.

† E. GROUARD, *O, M. I.*,
Ev d'Ibora, vic. apost. d'Athabaska



MACKENSIE-YUKON

Rapport sur la Mission d'Atlin.

De la lettre d'envoi du R. P. E. Bunoz au R. P. Dozois, assistant général, nous empruntons les lignes suivantes :

« Le Yukon n'encombre guère nos *Missions* de ses faits et gestes. Je suis heureux de pouvoir vous envoyer ce rapport qui m'a été adressé par le R. P. Allard.

« Comme vous le verrez par la suite de son récit, le P. Allard s'occupe avec beaucoup de zèle de la conversion d'une tribu sauvage qui se trouve en Colombie, sur les